

Le prix Goncourt 1932 : Roland Dorgelès dans la bataille littéraire

Jean-Michel Pottier

DANS **NORD'** 2022/1 N° 79 , PAGES 113 À 125
ÉDITIONS **SOCIÉTÉ DE LITTÉRATURE DU NORD**

ISSN 0755-7884

ISBN 9782913858510

DOI 10.3917/nord.079.0113

Date de mise en ligne : 07/06/2022

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-nord-2022-1-page-113?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Société de Littérature du Nord.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

LE PRIX GONCOURT 1932 : ROLAND DORGELÈS DANS LA BATAILLE LITTÉRAIRE

Jean-Michel POTTIER

De quel pays vient-on ? Quel est celui qui, en fin de compte, aura compté ? Ces questions, qui pourraient sembler par trop biographiques, constituent néanmoins la base de la réflexion littéraire de Roland Dorgelès. Les affirmations péremptoires et quelque peu provocatrices révèlent une analyse plus fine qui, dans une certaine mesure, permet de mieux comprendre l'inscription de l'écrivain dans un espace littéraire délibérément choisi. Une grande partie de son œuvre confirme cette orientation. Il déclare ainsi à Yves Gandon dans un entretien donné à *L'Intransigeant* :

Je suis né à Amiens [...]. Famille picarde des deux côtés. Et d'ailleurs mon véritable patronyme, Lecavelé, est bien un nom du pays. Il signifierait, à ce qu'on m'a dit, « les longs cheveux », ce qui n'a rien pour me surprendre si je considère les miens. Ce nom est à peu près la seule chose qui me rattache à mon pays natal. Mais j'ai pris un pseudonyme¹...

Il est assez fréquent que les écrivains cherchent à se départir d'une origine trop provinciale, tout en montrant cependant que la terre des aïeux revêt une forme d'importance. En témoigne la suite de l'entretien :

Je crois pouvoir affirmer [...] que le terroir n'a exercé sur moi aucune influence. C'est un hasard qui m'a fait naître

1 — Entretien avec Yves Gandon, *L'Intransigeant* du 28 août 1935.

dans le brouillard de la Somme, à l'ombre de la cathédrale
d'Amiens ; cet admirable pays ne m'a pas marqué².

La position a le mérite d'être claire. Elle va engendrer quelques développements ultérieurs : Dorgelès parlera du Midi comme d'une terre d'élection. Mais, on le sait, c'est surtout Montmartre qui constituera le choix profond de l'écrivain.

Cela ne peut pourtant pas satisfaire dans la mesure où cette « géographie sentimentale³ » n'explique qu'en partie les cadres de l'œuvre de Roland Dorgelès. Il faut sans doute faire référence à une autre géographie, plus intellectuelle celle-ci, qui permettrait de dessiner les cadres et les références que Dorgelès envisage et dont il reconnaît implicitement le bien-fondé. N'est-il donc pas fructueux de partir à la recherche d'autres paysages que les paysages parisiens, d'autres lignes que celles de la Butte, d'autres parcours que ceux des rues montantes et bruissantes ?

Sans se départir de la valeur d'une inscription géographique de l'écrivain, nécessaire à la connaissance de l'œuvre, il convient de ménager une place à l'espace plus littéraire de Dorgelès, tant sa vie fut marquée par les rencontres, les milieux et les polémiques. Parmi tous les faits littéraires, certains restent indubitablement liés à l'Académie Goncourt et il semble utile de revenir à l'une des polémiques qui, encore aujourd'hui, constitue un des moments de l'histoire de l'Académie. Moment d'histoire littéraire, constitution d'un fait littéraire loin d'être complètement anecdotique, l'affaire du Goncourt 1932 révèle aussi le paysage intellectuel que Roland Dorgelès tend à dessiner.

L'« enguignonnement »

L'histoire de l'Académie Goncourt a jalonné l'existence littéraire de Roland Dorgelès à plusieurs titres. Peut-on dire qu'elle constitue en quelque sorte un arrière-plan indéniable et nécessaire ? Sans nul doute.

De l'aveu même de Dorgelès, sa fascination pour le couple d'écrivains, Jules et Edmond de Goncourt, reste intacte tout au long de sa carrière. En témoigne l'attachement qu'il rappelle au moment de la lecture et de l'édition du *Journal* des Goncourt :

Lorsque les Dix ont décidé d'entreprendre cette publication trop longtemps retardée, la tâche nous a fait peur, et André Billy⁴ seul ayant d'abord lu l'ouvrage entier pour écrire son livre, nous avons décidé de nous partager la besogne, cha-

2 — Art. cit.

3 — L'expression est utilisée avec fruit par Philippe Blondeau quand il évoque Montmartre comme lieu de prédilection et de naissance de l'écrivain. Voir Philippe Blondeau, « Montmartre, jeunesse et genèse d'une œuvre », in Marie-Françoise Lemonnier-Delpy (dir.), « Roland Dorgelès », *Romanesques*, Paris, Classiques Garnier, Hors-série 2020..

4 — André Billy (1882-1971) a publié une *Vie des frères Goncourt*, Les Éditions de l'Imprimerie nationale de Monaco, 3 tomes, 1956.

cun de nous en révisant seulement quelques années. Or la lecture nous a tellement passionnés que nous avons tout lu, page à page, nous émerveillant de nos découvertes. Nous avions l'impression de revivre sous le second Empire ou la troisième République et d'approcher d'illustres personnages dont nous ne connaissions parfois que le nom⁵.

Cette allégeance aux deux écrivains, mais aussi à l'œuvre, s'exprime encore dans la forme de consécration – ou de revanche – que connaît Dorgelès au moment de son élection : « Voici dix ans, semaine pour semaine, l'Académie me refusait le prix Goncourt. Mon élection d'hier m'est d'autant plus sensible.⁶ »

C'est en effet un moment difficile que connaît Dorgelès au moment de son échec lors du Prix Goncourt 1919 : alors qu'il vient de publier *Les Croix de Bois*, annoncé comme vainqueur, il est coiffé sur le poteau par l'attribution du prix à l'œuvre de Marcel Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*⁷. Mais l'élection à l'Académie Goncourt ne vient pas à bout de cette forme de malédiction qui poursuit Dorgelès, ce principe d'« enguignonement » dont parlait Edmond de Goncourt à propos de la publication de son œuvre.

En effet, Dorgelès va devoir faire face à un scandale qui marquera durablement l'histoire du prix Goncourt, toujours victime des critiques acerbes et des analyses spécieuses. En 1932, les dix lecteurs de l'Académie, un temps séduits par le roman de Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, finissent par lui préférer celui d'un écrivain inconnu – et qui le demeurera – Guy Mazeline, pour *Les Loups*. S'il est significatif de revenir sur ce moment, c'est que parallèlement, l'affaire Céline parle aussi de Dorgelès et de ses propres valeurs d'écrivain et de lecteur.

Si Guy Mazeline obtient le prix Goncourt au détriment du texte de Céline, c'est à la suite d'un montage peu glorieux d'alliances et de conflits. Voilà tout au moins ce que dit la presse de l'époque, déjà friande de petits scandales parisiens. Les faits semblent un peu plus compliqués, les conséquences plus importantes.

Les retournements sont fréquents à l'Académie Goncourt. Cela paraît de bonne guerre : n'est-il pas croustillant d'introduire de l'inattendu dans le monde littéraire ? Les Académiciens, leur Président en tête, J.-H. Rosny aîné, l'auteur de *La Guerre du feu*, sont fascinés par le texte de Céline, tout en nuançant leur propos. La presse s'enthousiasme pour l'écrivain. Les débats s'engagent. On connaît la suite. La presse de l'époque, *Le Crapouillot* en tête, mais aussi une partie de la presse de gauche, crie au scandale : les votes auraient été l'objet de manipulations. L'un des Académiciens, Lucien Descaves, membre actif et volontiers polémiste, s'insurge et se répand dans la presse. Dans ses *Souvenirs d'un Ours*, il rappelle l'épisode en expliquant qu'il décide de rompre avec l'Aca-

5 — Roland Dorgelès, *Images*, Albin Michel, 1975, p. 73.

6 — Roland Dorgelès, « Entretien avec Jean Marèze », *Paris-Soir*, 22 novembre 1929.

7 — Dans son livre récemment paru, *Proust, prix Goncourt. Une émeute littéraire*, Gallimard, 2019, Thierry Laget développe abondamment cette « émeute littéraire ». Sa lecture n'en est que plus urgente.

démie : il s'agira pour lui de « reprendre le maquis⁸ » ; il décide de ne plus partager les repas de l'Académie et déjeunera seul, désormais. Il cite le nom des partisans de Mazeline : Rosny aîné, le Président, son frère Rosny jeune, Pol Neveux, Gaston Chéreau, Raoul Ponchon et Roland Dorgelès.

À cette époque, Dorgelès est encore un tout jeune Académicien : élu en 1929 au huitième couvert, celui de Gustave Geffroy et Georges Courteline, il est fasciné par l'aura de J.-H. Rosny aîné. Il en fera l'éloge à plusieurs reprises, notamment lorsqu'il évoque les romans préhistoriques, dont Rosny aîné passe pour l'un des inventeurs. À l'occasion des quatre-vingts ans de l'écrivain, Dorgelès lui rend hommage :

Alors les années ont passé, les occasions ont fui, et c'est seulement aujourd'hui, en lisant ces lignes, que notre grand Rosny saura comment je l'ai connu : en lisant *Vamireh*⁹, les poings sous le menton, à plat ventre sur les carreaux rouges d'une petite pièce où s'entassaient les livres¹⁰.

Cette brève bataille littéraire, dont *Voyage au bout de la nuit* fut l'enjeu malheureux, fut tout de même marquée par une virulence qui atteignait de plein fouet les deux écrivains, Rosny aîné et Dorgelès. Le vieil homme et le jeune auteur furent en effet mêlés à une polémique qui s'acheva malencontreusement devant les tribunaux. Elle eut lieu en deux temps.

Tirs croisés

La charge commence dès le début des discussions du mois de décembre. Dans *Le Télégramme*, Yves Dartois s'interroge sur lequel des deux romans-fleuves, *Voyage au bout de la nuit* de Ferdinand Céline (*sic*) et *Les Loups* de Guy Mazeline, recueillera les suffrages du jury¹¹. Aux dires de Léon Daudet et de Lucien Descaves, tous deux membres du jury, il semblerait que le prix soit en passe d'être acquis à Céline. Jamais à court de pugnacité, Lucien Descaves s'était inscrit publiquement dans le débat en publiant un article intitulé « Avant le prix. L'erreur des Goncourt ». Il rappelle qu'en avril 1896, Edmond de Goncourt avait avoué que la lecture du roman en général ne lui procurait plus de véritable plaisir. Manifestant une forme d'usure de la lecture du roman, Goncourt privilégiait la lecture de l'Histoire, des Mémoires. S'appuyant sur la remarque du vieil écrivain, Descaves constate avec amertume que le roman « qui vous tombe sous la main est généralement celui qui vous tombe

8 — Lucien Descaves, *Souvenirs d'un Ours*, Les Éditions de Paris, 1946, p. 269.

9 — *Vamireh, roman des temps primitifs* (1892) est un roman préhistorique écrit en collaboration par Rosny aîné et Rosny jeune au début de leur carrière littéraire. Ce que Dorgelès ne peut savoir est que le roman a en fait été écrit par Rosny jeune.

10 — Roland Dorgelès, « Les 80 ans de Rosny aîné », *Le Figaro*, 15 février 1936.

11 — Yves Dartois, « Qui sera prix Goncourt 1932 ? », *Le Télégramme* du 7 décembre 1932. Yves Dartois (1901-1974) connut par la suite une riche carrière d'écrivain.

des mains¹² ». Pour lui, « les membres de l'Académie Goncourt, en majorité, ont atteint l'âge avancé où l'on éprouve à l'égard du roman le même éloignement que ressentait Goncourt¹³ ». Descaves émet donc une forme de suspicion légitime à l'égard de ses collègues dont il pense qu'ils sont de plus en plus en difficulté de découvrir des livres

de haute graisse, eût dit Rabelais, légers au pourchasse et hardis à la rencontre, où s'allient à la jeunesse de l'auteur et à l'originalité de son talent, ces tentatives nouvelles et hardies de la pensée et de la forme, que réclamait de son côté notre bienfaiteur¹⁴.

Préfigurant implicitement la position qu'il souhaite défendre dans son choix pour *Voyage au bout de la nuit*, Descaves semblait annoncer le conflit qui allait naître.

Les faits démentirent les attentes des trois jurés (Lucien Descaves, Léon Daudet et Jean Ajalbert) qui votèrent pour Céline. Au premier tour de scrutin, Mazeline l'emporta. Vindictif et turbulent, Descaves va d'ailleurs persister en persiflant au début du mois de janvier 1933 :

Je pense à tous les candidats dont les livres seront ou ne seront pas même feuilletés, parce que le siège du jury ou du Comité est fait. Je ne dis pas cela pour mes collègues de l'Académie Goncourt, bien entendu. Ils défient ce reproche. Ils n'ont pas comme d'autres une épée au côté ; ils y ont un coupe-papier « taillé dans la défense », qu'ils ne quittent pas et brandissent à l'occasion. Ce sont les pépères coupe-toujours. Et que l'on ne dise pas : couper et lire font deux. Ils lisent tout, du matin au soir, d'un bout à l'autre de l'année. Ils lisent trois cents romans, et davantage. Quand il n'y en a plus, ils en redemandent. Ils sont insatiables. Si j'ai dit le contraire, je viens à résipiscence. Il faut savoir connaître ses torts..., des imprudences, si l'on aime mieux¹⁵.

Le brûlot était lancé. L'affaire allait connaître dès le mois de mars 1933 une amplification déterminante. Une petite feuille, toute nouvelle, couleur saumon, *Le Huron*, classée à l'extrême-gauche et animée par un rédacteur unique, Maurice-Ivan Sicard (1910-2000), embrase le débat. Dans sa rubrique « Faits-divers littéraires », il attaque :

12 — Lucien Descaves, « L'erreur des Goncourt », *Le Journal*, 5 février 1932.

13 — Art. cit.

14 — Art. cit.

15 — Lucien Descaves, « Après les dernières distributions de prix », *Le Journal*, 5 janvier 1933.

Le Goncourt qui est encore le prix littéraire se monnayant au mieux des éditeurs et des stylographes de service, a eu, cette année, son histoire. On sait comment l'admirable *Voyage au bout de la nuit* – ce livre anarchiste affirma le maréchal des logis Dorgelès – fut doucement substitué [*sic*] au bouquin pommadé de M. Guy Mazeline. L'affaire fut menée, cette année encore, par Dorgelès et par les deux Rosny, dont l'aîné est sourd et l'autre complètement idiot¹⁶.

Le plumitif s'enflamme et conclut sans détour :

Pour fixer au seuil de cette rubrique les bonnes mœurs littéraires de l'époque, nous écrivons :

1° Nous mettons au défi les cuistres de la place Gaillon de répondre jamais aux accusations précises portées par Lucien Descaves et concernant l'attribution du Goncourt.

2° À part deux ou trois exceptions, les autres Goncourt – le commandeur Dorgelès en tête – sont d'authentiques escarpes.

3° Chaque année, la voix du président de l'Académie Goncourt est achetée au plus offrant¹⁷.

Le pétard aurait fait long feu, si la polémique ne s'était emballée. À l'occasion d'un article élogieux de Georges de la Fouchardière à propos de Rosny aîné¹⁸, Sicard retourne l'hommage à son profit : à Georges de la Fouchardière qui, visant Daudet, Ajalbert et Descaves, parlait de trois passagers qui savent trop bien nager et qui ont transformé « votre bateau de plaisance en navire marchand », Sicard rétorque :

M. G. de la Fouchardière paraît ignorer le nom de ces honorables commerçants. Pour lui, pour lui seul, nous allons les désigner ici, encore une fois. Nous n'avons rien imaginé ni rien exagéré : les trois noms qui étaient sur les lèvres de Lucien Descaves le 10 décembre dernier sont les suivants :

J. H. Rosny aîné ;

J. H. Rosny jeune ;

Roland Dorgelès¹⁹.

16 — Maurice-Yvan Sicard (dit Yvan Sicard) (1910-2000), « Faits-divers littéraires », *Le Huron*, n° 1, mars 1933, p. 12. Sous le nom de Saint-Paulien, Yvan Sicard poursuivit une carrière d'écrivain d'abord engagé à gauche, puis aux côtés de Doriot au sein du PPF. Il termina sa vie en 2000, non sans avoir publié une *Histoire de la Collaboration* en partie autobiographique (L'Esprit Nouveau, 1964).

17 — Art. cit.

18 — Georges de la Fouchardière, « Très respectueux hommage au maître J. H. Rosny », *L'Œuvre*, 23 avril 1933.

19 — Art. cit.

On aurait pu en rester là. La presse littéraire s'empare de l'événement. Dans *Lyon Républicain*, Léon Deffoux, critique et historien de l'Académie Goncourt, appelle au calme en demandant aux Académiciens outragés de renoncer au procès :

On ne veut pas croire que la Société qui compta parmi ses membres Octave Mirbeau – pour ne citer que ce polémiste – se décide à faire condamner des écrivains pour quelques violences de langage : témoignages excessifs de l'importance qu'ils accordent au prix Goncourt²⁰.

Si Deffoux considère qu'il ne s'agit là que de « violences de réunions électorales », Dorgelès marque le pas et répond vertement dans une lettre, insérée dans l'article même de Deffoux :

Si ces polémistes veulent arrêter les poursuites, rien de plus simple. Ils n'ont qu'à déclarer qu'ils n'ont jamais voulu mettre notre probité en doute. Pour le reste, ils peuvent se permettre toutes les attaques qu'ils veulent, écrire que nous sommes sans talent, vaniteux, jaloux, incapables de reconnaître un bon roman d'un livre de cuisine. Mais renoncer spontanément aux poursuites en cours pour que le lendemain ils soient le tam-tam et proclament que nous avons eu peur de la vérité, non, non, jamais ! Dans cette affaire écœurante, engagée à regret, crois-le bien, je me fais un honneur de rester aux côtés de Rosny aîné dont je suis l'admirateur et l'ami²¹.

Un autre protagoniste intervient. Jean Galtier-Boissière ouvre les pages du *Crapouillot*, ancien journal « poilu » ou des tranchées, devenu *Revue des arts, lettres et spectacles*. L'affaire Goncourt fait grand bruit, notamment au travers d'un article intitulé « Jeu de massacre », sous la plume acérée de son rédacteur en chef. Galtier-Boissière revient sur les faits en février 1933. Sa position penche pour le livre de Céline, « un bouquin extraordinaire, inclassable, unique ». Le journaliste assène ses coups :

Que le Président de l'Académie fondée par les frères Goncourt vendit chaque année sa voix, c'était certes le secret de Polichinelle. Dans les salles de rédaction, nul n'ignore que cette petite transaction s'opère assez hypocritement par l'entremise d'un éditeur ou d'un directeur de journal qui – dans la semaine qui précède le prix – s'avise soudai-

20 — Léon Deffoux, « À propos du prix Goncourt 1932. Une lettre de Roland Dorgelès », *Lyon républicain*, 10 juillet 1933.

21 — Art. cit.

nement d'offrir à Rosny aîné un confortable contrat pour un roman à publier très prochainement. Mais c'est la première fois qu'un membre de l'Académie met carrément les pieds dans le plat.

Invoker la sénilité du Président, sa situation difficile, ou bien ses succès littéraires d'avant l'Exposition Universelle me paraît un bien piteux moyen de défense. Aurait-il écrit d'authentiques chefs d'œuvre, et serait-il centenaire, M. Rosny aîné, qui fait la carpe tandis que Descaves l'accuse sans ambages d'avoir manqué à sa parole, n'en serait pas moins déshonoré²².

Reprenant les arguments de Sicard qui se bornait à quelques constats orientés, Galtier-Boissière pousse la polémique plus loin en évoquant la « forfaiture ». L'article s'achève par une mise en demeure : il faut exiger la démission du Président. On peut alors s'étonner que Galtier-Boissière n'ait pas associé Dorgelès à sa catilinaire. La ruse prend toute sa force lorsque la chute éclate :

Roland Dorgelès me paraîtrait particulièrement indiqué pour cette indispensable exécution, Dorgelès, qui demandait jadis dans le *Crapouillot* : À quel âge faut-il tuer les vieillards²³ ?

Dans le numéro de Noël 1919, tout entier consacré à l'an 3000, Roland Dorgelès avait ironiquement posé cette question provocatrice. En la détachant de son contexte d'écriture, Galtier-Boissière détourne le propos, l'inscrit dans son argumentaire et plombe la position d'un Dorgelès déjà gêné par les événements qu'il subit.

L'Académie au prétoire

La réaction de Rosny aîné, touché dans son intégrité de Président de l'Académie Goncourt, et de Roland Dorgelès, bousculé dans ses retranchements, ne se fait pas attendre. Une longue séquence juridique va s'ouvrir, dont l'achèvement se produira en fin d'année 1933 et en début d'année 1934. En attendant les plaidoiries, les membres de l'Académie Goncourt – moins Descaves – apportent leur soutien :

Devant les attaques honteuses dirigées contre leur Président et leur Secrétaire, les membres de l'Académie Goncourt tiennent à affirmer qu'ils se désolidarisent avec cela et que les diffamations qui les outragent atteignent la com-

22 — Jean Galtier-Boissière, « Le jeu de massacre », *Le Crapouillot*, février 1933.

23 — Art. cit.

pagnie tout entière. Ils protestent de leur vénération pour J. H. Rosny aîné qui honore si glorieusement notre littérature et donne depuis un demi-siècle l'exemple du labeur le plus désintéressé et le plus noble. Ils témoignent également de leur affection profonde pour Roland Dorgelès, ancien Président de l'Association des Écrivains combattants, qui représente les plus belles aspirations françaises des survivants de la grande guerre.

Signé : Léon Hennique, Raoul Ponchon, J. H. Rosny jeune, Léon Daudet, Jean Ajalbert, Gaston Chéreau, Pol Neveu²⁴.

Le soutien est sans appel et la combativité des deux plaignants est intacte. Assignés en correctionnelle le 15 décembre 1932, Galtier-Boissière et Sicard assistent au sein de la 12^e chambre correctionnelle aux interventions de Rosny aîné, pleines d'« émotion pathétique », tandis que Roland Dorgelès se défend avec « beaucoup de fougue et de brio²⁵ ». *Le Figaro* rapporte les propos de Dorgelès lui-même :

Nous ne sommes pas ici, répond très justement M. Roland Dorgelès, pour discuter des œuvres littéraires. Nous les couronnons de bonne foi. Voilà tout. Or on nous a dit que nous étions des vendus ! Contre un tel outrage, que faire ? De l'épée, de la boxe ou de la procédure²⁶ ?

Les Nouvelles littéraires relatent les minutes du procès au travers des propos de Dorgelès :

Plutôt voter pour feu Georges Ohnet que pour les violences désordonnées de M. Céline [...] Cette année encore, comme chaque fois que la valeur véritable s'allie à la hardiesse, nous avons couronné un auteur dont les opinions et les tendances sont aussi loin que possible de celles de la plupart d'entre nous²⁷.

Roland Dorgelès sera d'ailleurs amené à répondre avec précision à ce qu'il considère comme de pures transformations de ses propos :

24 — Copie manuscrite sur papier libre, collection particulière.

25 — « La grande querelle du Prix Goncourt en correctionnelle », *La Volonté, politique, littéraire, artistique et théâtrale*, 15 décembre 1933.

26 — « À propos du prix Goncourt », *Le Figaro*, 15 décembre 1933.

27 — « Paris et ailleurs » (article signé Central 32-65), *Les Nouvelles littéraires*, 16 décembre 1933. L'édition du 23 décembre 1933 contient une réponse de Dorgelès ainsi qu'une mise au point portant sur Georges Ohnet et Malraux.

Mon cher Martin du Gard²⁸

Je relève dans les échos des *Nouvelles Littéraires* deux petites inexactitudes que je tiens amicalement à vous signaler. D'abord, rendant compte du procès en diffamation intenté par le Président Rosny aîné et par moi-même, vous me prêtez ce propos très éloigné de ma pensée : « Plutôt voter pour feu Georges Ohnet que pour Céline ».

Mon Dieu, j'ai parlé à la barre avec une telle volubilité que votre collaborateur est excusable de n'avoir pu me suivre, mais en vérité je ne faisais que rapporter la boutade d'un de nos collègues. Les Dix n'eurent d'ailleurs pas à chercher leur lauréat dans le tombeau et couronnèrent le bien vivant Guy Mazeline, dont nous lirons prochainement *Le Capitaine Dirban*.

D'autre part, revenant sur le prix Goncourt 1930, vous assurez que Malraux n'échoua cette année-là que grâce à la campagne que j'aurais menée contre l'auteur de la *Voie royale*. Ce n'est pas juste. André Malraux était alors si peu favori qu'il ne recueillit aucune voix à aucun tour. D'autres ont poussé la fantaisie jusqu'à prétendre qu'ayant autrefois rencontré Malraux à Pnon-Penh (*sic*) entre deux gendarmes je n'aurais rien fait pour le délivrer. Or ce reproche comique pêche sur deux points : 1° Je n'avais jamais vu André Malraux avant le 7 décembre dernier ; 2° Il n'y a pas de gendarmes à Pnon-Penh (*sic*)²⁹.

La presse n'hésitait pas à gambader dans l'excès au point d'obliger Dorgelès à revenir sur des événements passés, bien éloignés de l'affaire qui le concernait.

Le jugement tombe finalement le 22 décembre en fin d'après-midi : Galtier-Boissière est tancé par le tribunal d'autant qu'il paraît

malvenu à faire grief à l'Académie Goncourt de n'avoir point couronné le livre de M. Ferdinand Céline, lequel contient des expressions triviales, grossières et insupportables susceptibles de révolter le lecteur non averti³⁰.

De fait, Rosny aîné est finalement débouté en raison d'une erreur de procédure. Trois jugements sont repoussés au début de mois de janvier : deux concernent Rosny aîné et le dernier correspond au procès intenté par Dorgelès à Sicard. Dorgelès et Rosny aîné sont finalement déboutés, le tribunal déclarant l'action publique éteinte.

28 — Maurice Martin du Gard (1896-1970), petit cousin de Roger Martin du Gard, était rédacteur en chef des *Nouvelles Littéraires* et critique influent.

29 — *Les Nouvelles littéraires*, 23 décembre 1933.

30 — Henri Espiau, « Les procès autour du Goncourt 1932 », *L'Écho de Paris*, 22 décembre 1933.

Des années de rancune

L'épuisante affaire Goncourt s'arrêtait là pour Rosny aîné. Une réconciliation formelle eut lieu entre Galtier-Boissière et le Président de l'Académie Goncourt qui finit par le recevoir à son domicile parisien de la rue de Rennes. La situation apparaissait différente pour Dorgelès. Ruiné, Sicard disparut provisoirement de la scène journalistique. Jean Galtier-Boissière, lui, demeura et il n'oublia pas le conflit qui l'avait opposé à Roland Dorgelès.

La situation devait rebondir bien des années plus tard, preuve que la rancœur peut persister durablement dans le monde des lettres. Ayant pris à partie Roland Dorgelès dans *L'Intransigeant*, en novembre 1947, Galtier-Boissière avait stigmatisé son action. Plus encore : Dorgelès qui, affirmait le bouillant Galtier-Boissière, « le 14 janvier 1941 s'écriait encore : À vos ordres, Monsieur le Maréchal ! » avait collaboré à *Gringoire* jusqu'en juillet 1941. Dorgelès ne pouvait que répondre ; il rappelle alors l'épisode du procès Goncourt de 1932 :

Vos lecteurs se sont certainement demandé pourquoi M. Galtier-Boissière s'en prend à moi avec une telle haine et me mêle à une campagne qui ne me concerne en rien. Ils doivent savoir qu'il s'agit d'une querelle purement personnelle, entretenue depuis quatorze ans et dans laquelle M. Galtier-Boissière n'a jamais eu le beau rôle. Si ce polémiste de grande taille et de petit talent, qui, durant des années, ne me ménagea pas ses démonstrations d'amitié, a subitement changé d'attitude, c'est à la suite d'une campagne odieuse qu'il entama dans sa publication en 1933, contre l'Académie Goncourt qui n'avait pas couronné le livre de Céline. Il s'en prenait particulièrement à votre président Rosny aîné, qu'il accusait en termes abominables, de vendre sa voix. Ce grand vieillard, unanimement respecté, le traîna en correctionnelle pour diffamation, et comme c'était mon devoir de cadet de la compagnie, je me rangeai à ses côtés, poursuivant pour ma part, non pas M. Galtier-Boissière, mais son allié, Yvan Sicard, futur bras droit de Doriot, enfui avec lui en Allemagne à la Libération et disparu. De ce jour-là j'eus Galtier-Boissière en ennemi mortel. Grâce à une loi d'amnistie qui venait d'être promulguée, le directeur du *Crapouillot* échappa à une condamnation certaine, mais les attendus du jugement constituaient à eux seuls une flétrissure³¹.

Preuve que l'affaire Goncourt avait durablement marqué Roland Dorgelès, ses souvenirs se manifestent encore en 1966. Lors d'un entretien avec Gilbert

Ganne, Roland Dorgelès vient de rappeler que « croire que les jeux sont faits d'avance, c'est une légende qu'entretiennent les gens de lettres ». Brusquement, alors que tous les protagonistes de l'événement littéraire sont morts, Descaves, Galtier-Boissière, Rosny aîné, Céline lui-même³², il revient encore sur les faits en rappelant le contexte de l'histoire et les propos :

Jamais rien ne peut changer notre jugement de ce qui n'est pas purement littéraire. Je me souviens de nos discussions à propos de Céline, en 1932. Il y avait deux clans, aussi violents l'un que l'autre, comme toujours. Pol Neveux dit à Daudet : « Voyons, Léon, tu ne peux pas voter pour un livre où l'on voit un colonel... etc. ». Cela se passe au début du *Voyage au bout de la nuit*, vous retrouverez facilement la scène. Léon Daudet répondit : « C'est un très beau livre, je voterai pour lui quoi qu'il arrive. J'ai reçu une lettre d'un étudiant d'Action française : « Si j'apprenais, me dit-il, que Céline a eu le prix, je me tuerais³³. » Eh bien, qu'il se tue, il est trop bête³⁴ !

En rapportant ces propos de Pol Neveux, l'un des membres influents de l'Académie Goncourt qui avait tenté de rallier les Académiciens au nom d'une morale que semblait transgresser Céline, Roland Dorgelès marquait une forme d'adhésion à cette position. Allégeance tardive, prudente, distante, mais néanmoins bien réelle.

Président fondateur de l'Association des Écrivains Combattants, Roland Dorgelès mit sans doute à profit sa pugnacité dans le domaine de la bataille littéraire. Le combat fut âpre et particulièrement sévère. Sans commune mesure avec les escarmouches de la vie littéraire quotidienne, le conflit qui naquit du Goncourt 1932 fut douloureux et durable. Il permit à Dorgelès d'affirmer sa position au sein de l'Académie face à un Descaves qui avait contribué, en son temps, à son élection. Mais, au fond, cette dimension n'est que secondaire.

L'affaire du Goncourt 1932 permettait de révéler bien d'autres éléments qui intéressent l'écrivain lui-même, certaines de ses valeurs et, en fin de compte, une manière de territoire propre.

Le premier élément concerne un attachement passionné à son époque. Il le dit et le répète en arrière-plan de ses propos au moment des escarmouches. Il l'affirme aussi dès 1921 :

32 — Dans un profond oubli, Guy Mazeline survivra jusqu'en 1996. Son souvenir sera ravivé par le chaleureux ouvrage qui lui sera consacré par Eugène Saccomano, *Goncourt 32* (Flammarion, 1999).

33 — Céline avait été présenté dans certains journaux comme un écrivain de gauche.

34 — Gilbert Gagne, « Roland Dorgelès », *Douze minutes de vérité*, La Table ronde, 1966.

Avant toute considération laissez-moi vous dire que je trouve notre époque absolument épatante, inouïe, tant du point de vue littéraire qu'à tout autre³⁵.

Reprenant à son compte la métaphore de la locomotive, il ajoute :

L'évolution littéraire d'un écrivain, je la vois sous l'aspect d'un train qu'on peut suivre du regard, dans la campagne. Les accidents de terrain cachent souvent le convoi ; ici, il disparaît le temps d'un éclair ; là, il s'engouffre dans un tunnel dont on cherche vainement la sortie ; on l'a oublié, on l'aperçoit de nouveau, minuscule et lointain... Et puis soudain, le voici tout proche³⁶.

À cette image s'adjoint celle d'une fidélité sans faille. Il va le dire et le répéter vis-à-vis des écrivains qu'il lit et côtoie. C'est par exemple le cas pour Rosny aîné, « son » Président de l'époque, dont il partageait l'origine nordique : il le suit dans ses choix et ses réactions face aux trublions du jury Goncourt et aux journalistes qui stigmatisent et injurient. Son éloge de Rosny aîné dans *Images*, galerie posthume de portraits d'écrivains et de peintres, le dit assez clairement, fasciné qu'il est par la volonté, la détermination, l'indépendance d'esprit de l'auteur de *La Guerre du feu*³⁷. Il en louait l'humour caustique, l'absence d'aigreur, l'engagement en littérature. Une manière de signer, par là-même, son autoportrait et de réaffirmer quelle serait sa véritable patrie.

35 — André Lang, « Voyage en zigzag », *La République des Lettres*, 30 octobre 1921.

36 — Art. cit.

37 — Roland Dorgelès, « Rosny aîné », *Images*, Albin Michel, 1975.